

Cap-aux-Diamants

La capitale mondiale du papier journal

Valérie Bourgeois

1634-2009

Numéro 98, 2009

URI : id.erudit.org/iderudit/6368ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN 0829-7983 (imprimé)
1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourgeois, V. (2009). La capitale mondiale du papier journal. *Cap-aux-Diamants*, (98), 19–21.

Tous droits réservés © Les Éditions Cap-aux-Diamants inc., 2009

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

LA CAPITALE MONDIALE DU PAPIER JOURNAL

PAR VALÉRIE BOURGEOIS

La position géographique de Trois-Rivières, située au confluent de la rivière Saint-Maurice et du fleuve Saint-Laurent, fait de ce lieu un important poste d'échanges et un endroit idéal pour le commerce. À l'embouchure de la rivière Saint-Maurice se trouve un delta formé de trois îles : l'île Saint-Quentin, l'île Saint-Christophe et l'île de la Potherie. Ces îles sont à l'origine de l'appellation de Trois-Rivières, puisque les trois chenaux qu'elles forment donnent l'impression que *trois rivières* se jettent dans le fleuve.

Entourée d'immenses forêts denses, Trois-Rivières est le point de chute d'un imposant réseau hydrographique qui prend sa source en Haute-Mauricie. Distinctive par l'abondance et surtout la proximité de ces ressources naturelles, la ville accueillera, dès le XVIII^e siècle, de nombreuses compagnies dont le centre des activités commerciales est la forêt. Soulignons à ce titre les Forges du Saint-Maurice, première communauté industrielle au Canada. À cette époque, le besoin en bois des Forges est immense. Afin d'alimenter leurs hauts fourneaux, c'est jusqu'à 20 000 cordes de bois qui sont coupées annuellement. S'ajoute à cela le début de la construction navale, en réponse à la demande croissante de l'Angleterre en bois équarri. Rappelons qu'avec le blocus commercial de Napoléon, l'Angleterre voit ses réserves de bois disparaître, c'est pourquoi elle se tourne vers sa colonie afin de se ravitailler en bois qui servira à la construction de mâts de bateaux.

De petites scieries comme la St-Maurice Lumber, la Scierie Dansereau et la Grès Falls Lumber longent la rivière et fournissent les habitants en bois pour leurs besoins domestiques. C'est l'ensemble de ces activités qui permettra de jeter les bases de l'exploitation forestière en Mauricie!

Vers la fin du XIX^e siècle, la paix est revenue en Europe et l'Angleterre cesse de s'approvisionner au Canada. Après quelques années de transition, l'activité forestière reprend grâce à l'augmentation de la demande en bois de construction qui provient de nos voisins du Sud. Ces derniers sont aux prises avec une incroyable explosion démographique. Cette situation profite à Trois-Rivières qui devient rapidement le lieu de négoce de la région. Curieusement, malgré cette frénésie, l'activité de sciage demeure essentiellement saisonnière. Par conséquent, Trois-Rivières, bien qu'animée durant l'été, redevient vide et calme l'hiver venu.

UNE INDUSTRIE QUI CHANGEA À JAMAIS LE VISAGE DE TROIS-RIVIÈRES

Au milieu du XIX^e siècle, la production de papier augmente considérablement, causant une pénurie de fibre textile, principal ingrédient entrant dans la fabrication du papier. Les compagnies se tournent alors vers la pâte de bois, dont les ressources sont abondantes au Québec. Rapidement, la Mauricie se distingue avec ses vastes

Usine de filtration de la CIP,
2007. Photo : Olivier Croteau.



forêts de résineux, son réseau de lacs et de rivières, servant à la fois de moyen de transport pour le bois et de source d'énergie électrique pour les usines. Trois-Rivières, quant à elle, offre avec sa multitude de scieries toutes les infrastructures nécessaires à l'implantation de la grande industrie papetière.

Au départ, les usines ne fabriquent que de la pâte, qu'elles exportent en Europe et aux États-Unis. Constatant que ses ressources sont drainées à bon marché, le gouvernement québécois stoppe les exportations et met un embargo sur l'exportation de pulpe. C'est du papier ou rien! La demande de papier journal devient cependant si forte que les États-Unis se voient contraints d'acheter le papier québécois. En 1913, le gouvernement américain abolit même les tarifs douaniers sur ce produit pour stimuler les échanges commerciaux. C'est l'*Underwood Act*. Ceci déclenche une véritable course à la production. Rapidement, le Canada dépasse les États-Unis pour devenir le principal pays producteur de papier journal, en grande partie grâce à l'apport du Québec... et de la Mauricie qui se classe bonne première. Trois-Rivières est alors couronnée capitale internationale du papier. Le moulin de la Canadian International Paper de Trois-Rivières en est le plus important producteur au monde. À cette époque, plus de la moitié de la production canadienne de pâtes et papiers est québécoise, et c'est principalement pour cette raison que le Canada devient le premier exportateur de papier journal au monde, en 1913, et le premier producteur mondial, en 1926.

LES ENTREPRISES PAPETIÈRES DE LA MAURICIE

- 1889 : Laurentide Pulp (Grand-Mère)
- 1902 : Belgo Canadian Pulp and Paper (Shawinigan)
- 1910 : Brown Corporation (La Tuque)
- 1910 : St-Maurice Paper (Cap-de-la-Madeleine)
- 1913 : Wayagamack Pulp and Paper (Trois-Rivières)
- 1920 : Canadian International Paper (Trois-Rivières)
- 1923 : St-Lawrence Paper Mill (Trois-Rivières)
- 1926 : Bates Valves Bags (Cap-de-la-Madeleine)

Papeterie de la Canadian International Paper Company, Trois-Rivières, vers 1930. (Musée McCord, MP-0000.25.941).



Rue Sainte-Cécile, Trois-Rivières, entre 1935 et 1945. (Archives du Séminaire de Trois-Rivières. Cote : FN-0064-32-11).

DES TRANSFORMATIONS SOCIALES

L'implantation de plusieurs papeteries à Trois-Rivières à compter de 1890 agit comme un aimant, attirant les habitants des campagnes environnantes avec une manne d'emplois et des salaires avantageux. Les travailleurs arrivent par vagues, s'installant hâtivement et souvent de façon anarchique dans la ville, qui n'a pas alors de véritable plan d'urbanisation. Les premiers quartiers ouvriers s'organisent ainsi, tant bien que mal, autour des usines.

En quelques années, la population trifluvienne explose, mais la superficie de la ville, elle, ne croît pas au même rythme, faisant de Trois-Rivières l'une des villes les plus densément peuplées du pays. Les logements viennent rapidement à manquer. Après le grand incendie de 1908 qui a grugé le quart de la ville, on reconstruit de façon bien différente, pour s'adapter à la nouvelle réalité. Les maisons d'inspiration rurale cèdent la place à des rangées d'habitations longues et étroites de façade, comptant plusieurs étages. La hausse du prix des terrains, conséquence du manque d'espace, favorise ce genre de construction. Pour accommoder le plus de gens possible, on subdivise des logements plus grands, créant des pièces sombres et sans fenêtres, et on convertit d'anciens hangars, étables et écuries en habitations de fortune. Les familles s'entassent dans des logements de plus en plus petits et de moins en moins salubres. De vastes zones de taudis apparaissent dans la ville. Et la situation empire après la grande crise... jusqu'à ce que l'essor de l'après-guerre redonne un élan à l'économie.

Avec le temps, la ville s'ajusta à la taille de sa population, par l'adoption de plans et politiques d'urbanisme. Les habitants s'adaptent également, délaissant le mode de vie campagnard pour devenir de véritables citadins. Après la crise des années 1930, les conditions de vie des quartiers ouvriers s'améliorent considérablement. On n'y vit certes pas richement, mais la misère y est beaucoup moins mordante.

LE PATERNALISME INDUSTRIEL

À cette époque, l'industrie rythme le travail aussi bien que les loisirs. La compétition est robuste et les papetières multiplient les efforts de séduction afin de recruter des travailleurs. Au-delà des conditions salariales avantageuses, certaines d'entre elles mettent en place une variété d'incitatifs pour fidéliser les ouvriers. On a déjà vu des industries contribuer à pourvoir la municipalité de services publics, comme l'électricité ou un réseau d'aqueduc, et d'infrastructures, comme des hôpitaux ou des écoles. Elles créent ainsi un environnement où il fait bon vivre pour leurs employés et leurs familles. La manœuvre vise à cultiver la reconnaissance des travailleurs et, surtout, à encourager la loyauté et la stabilité d'une main-d'œuvre volatile.

En se préoccupant du confort de ses employés, l'industrie agit en « bon père de famille ». Ce paternalisme industriel s'incarne dans l'attribution d'avantages sociaux variés. Certains sont financiers, les plans de pension et les régimes d'assurances collectives, par exemple. D'autres appartiennent plutôt à la sphère sociale. Soucieuses d'agréments le quotidien de leurs employés, les usines mettent sur pied leurs propres associations récréatives et sportives. Plusieurs d'entre elles se dotent même d'installations spécialisées : terrains de baseball ou de tennis, piscine et gymnase accueillent les employés dans leurs moments de loisir, qui sont de plus en plus nombreux, à la suite de l'allègement — bien relatif il est vrai — des horaires de travail consenti par les papetières. On assiste à la prolifération de ligues de hockey, de balle molle, de golf, de quilles et ainsi de suite. Les équipes des différentes usines s'affrontent régulièrement entre elles; leurs rivalités sur le plan de la production sont redirigées vers une saine compétition sportive.

L'APRÈS-GUERRE

Après la Deuxième Guerre mondiale, l'industrie des pâtes et papiers change radicalement. Les ouvriers d'antan sont devenus des travailleurs spécialisés, dans une industrie à la fine pointe de la technologie. L'automatisation des méthodes de fabrication a permis l'amélioration de la qualité du papier et l'accroissement de la productivité. L'introduction graduelle de l'informatique dans les usines, à compter des années 1960, a amplifié le phénomène et, bientôt, des ordinateurs ont assumé le contrôle total de tous les équipements.

De même, alimentées par les découvertes scientifiques, les techniques se sont raffinées et modernisées. Par exemple, le processus de mise en pâte du bois a évolué : chaque type de papier possède sa recette de pâte. De plus, une panoplie de normes encadre désormais la production, notamment en ce qui concerne l'environnement. Ces nouvelles préoccupations poussent entre autres les papetières à abandonner la pitoune en faveur des copeaux, de la sciure et des papiers recyclés.



Dans le contexte de la mondialisation, l'industrie québécoise des pâtes et papiers doit demeurer performante pour tirer son épingle du jeu. Trois-Rivières, au cours des dernières années, a vu la fermeture et la fusion d'usines, et la rationalisation de la main-d'œuvre. L'accent est désormais mis sur l'amélioration de la productivité des usines et de la qualité des produits pour faire face à la compétition mondiale sans cesse grandissante.

Aujourd'hui, deux usines sont toujours présentes sur le territoire de la ville de Trois-Rivières. Il s'agit de la Kruger et de la Kruger Wayagamack. Ensemble, elles emploient près de 1 500 personnes. Du complexe industriel de la Canadian International Paper, il ne reste que son usine de filtration d'eau. Cette dernière accueillera, en septembre 2010, le nouveau centre d'interprétation sur l'industrie papetière : Boréal. Selon les spécialistes, il s'agit du plus gros projet de mise en valeur du patrimoine industriel des dix dernières années. Rappelons que l'avènement de l'industrie des pâtes et papiers au Québec a été désigné Événement historique national du Canada en 2005 et que sa commémoration a lieu à Trois-Rivières. ♦

■ Une vue des décombres du centre-ville de Trois-Rivières, juin 1908. (Archives du Séminaire de Trois-Rivières. Cote : FN-0064-15-15).

■ Valérie Bourgeois est historienne et responsable du Centre d'exposition sur l'industrie des pâtes et papiers.

Pour en savoir plus :

René Hardy, Normand Séguin et al. *Histoire de la Mauricie*. Institut québécois de recherche sur la culture, Sainte-Foy, 2004.

René Hardy et Normand Séguin. *Forêt et société en Mauricie : la formation de la région de Trois-Rivières, 1830-1930*. Montréal, Boréal Express, Montréal, 1984.

Site Internet : www.ceipp.net